

S O E U R   C O R N E T

18 Janvier 1876- 17 Octobre 1964

88ans âge - 68 vocation

+

ZOUK - Liban

" Aller droit à Dieu comme un boulet de canon " (Sa devise)

Sous le ciel pur du Liban, une route qu'on pourrait appeler vincennienne ne se résigne pas à perdre de vue la Méditerranée et multiplie ses lacets. Elle finira bien par atteindre le célèbre collège lazariste d'Antoura et puis le coquet village d'Ajeltoun où sous l'égide de saint Vincent, la "Heunesse Libanaise" prend le grand départ de la vie... Elle a longé, en quittant la plaine, une chapelle aux clochetons gothiques, se profilant sur des immeubles disparates, disposés en fer à cheval : Dama Pauvreté n'ayant pas permis de faire un tout homogène de cette Maison du Sacré-Coeur de Zouk, où depuis 1870, besognent les Filles de la Charité.

Pénétrons-y, voulez-vous, il y a une dizaine d'années...une demi-heure seulement...5 h.30. A la fin de l'Oraison du matin un défilé silencieux se poursuit à la chapelle.

Le bon Georges, homme de confiance s'il en fût, salue le Maître divin, s'incline devant la Supérieure - la troisième depuis la fondation- s'empare de la clef de la Sacristie qu'il ouvre toute grande. Tandis qu'il se prosterne dans le chœur, se préparant à la Messe, voici Zeither le chauffeur. Lui aussi rend ses hommages au Seigneur Dieu, et renouvelle son geste quotidien de douce servitude : ne faut-il pas ouvrir le portail pour aller chercher M. l'Aumônier ? Muni d'une clef à rendre jaïoux saint Pierre, il fait un "plongeon" à la bonne Mère et disparaît. Une employée se voit octroyer la clef de la cuisine. Une autre réclame -oh, sans bruit de paroles!- celle de la porte extérieure qui permettra à quelques fidèles de venir offrir avec la Communauté le Sacrifice du Salut.

Ainsi commence chaque journée dans ce fief de la Charité, sagement et virilement gouverné... Mais qui donc est-elle cette Soeur que tous vénèrent ?... cette Soeur qui depuis trente huit ans, de son regard attentif, anime par son inlassable dévouement, fait "avancer" par son geste impérieux, en ce vaste domaine, tout un peuple d'âmes ? Qui donc est-elle ?...

Une flamme, vous diront tous ceux qui l'ont vue à l'oeuvre...une flamme ardente et luisante."

Et cela depuis la prime enfance où, gracieuse, vive, enjouée, Elisabeth savait manœuvrer, elle, petite neuvième, la bande de ses aînés aux convictions pourtant fermes...

Née sous le ciel nuancé du Brabant belge, à Pont-Brûlé, commune de Grimbergen, elle ne s'accommoda jamais des demi-mesures. La lumière, la pleine lumière la fascinait. Ses "oui" étaient des "oui", et ses "non" des "non"... Le froid des hésitations, des doutes, de l'égoïsme ne ralentit jamais son élan vers le beau, vers le bien.

Elle avait de qui tenir ! Son père, le Comte Cornet d'Elzins de Peissant, austère, discipliné, était très dévôt à l'Eucharistie: n'avait-il pas été le promoteur, avant le Comte de Bergeyck, des Retraites fermées données par les Jésuites aux messieurs et jeunes gens à l'abbaye de Troncheunes, près de Gand ?.. Sa Mère, née Baronne Marguerite Constance Whettnall, douce, fine, délicate, aimante, avait souvent à user de diplomatie pour que s'accordent les exigences paternelles, un tantinet draconniennes, et la sensibilité de la génération montante !...

Elisabeth était toujours prête à accompagner sa Mère chez les Pauvres ou auprès des malades. Mais, hélas ! on jugeait ses jambes trop petites pour aller de concert avec le Comte Raymond, plusieurs fois le mois, au Sanctuaire de Notre Dame d'Ilanxvyck, près de Malines, à 7 ou 8 kilomètres du château familial...Elle se dédommagera plus tard, en multipliant les Processions en l'honneur de Marie...et en contemplant "La voisine de Zouk": la Vierge de Harissa, Reine du Liban.

Elle se dédommageait déjà en tenant à mettre dans les grandes occasions -et la fête du chef de famille en était une, précédée de préparatifs discrets- des robes blanches toutes simples, faisant ressortir les toilettes chatoyantes de ses soeurs et faisant pressentir autour d'elle que le Seigneur voulait pour Ses Autels cette candide fleur des champs.

En effet, le 6 décembre 1896 elle se donnait à Lui dans la Compagnie des Filles de la Charité.

Sous le nom de Soeur Marthe, âme hospitalière à l'Amour de Dieu qui veut descendre, à l'amour des hommes qui veut monter, elle fit ses premières armes à Etterbeck-Bruxelles, près d'une paroisse où son frère Benoît, de vicaire, était devenu curé. Les "deux inséparables du Pont-Brûlé" se rencontraient parfois sur un même champ d'apostolat qu'ils défrichaient et ensemençaient avec un zèle semblable, répandant les trésors puisés auprès des leurs : foi à transporter les montagnes d'indifférence, amour désintéressé de tous les pauvres, confiance absolue en la Mère du Ciel, toute compatissante...plus tard, lorsque Benoît aura rejoint au ciel la Cohorte des Apôtres, son neveu Paul prendra la relève dans la paroisse Saint-Antoine. Que de vieillards évoqueront devant lui Soeur Marthe obligeante, empressée, "donnée" qu'ils n'ont pu oublier...

Soeur Marthe prononcera les Saints Voeux le 8 Décembre 1901. Ce qu'elle écrivait plus tard, elle le pensait alors :

"Comment arriver à être une volonté ? Je ne dirai plus : Je voudrais, mais ; Je veux. C'est une gymnastique facile. O mon Christ qui avez des plans adorables sur moi, qui m'appellerez à Vous, qui me jugerez, je veux, je veux ne pas vous décevoir. Je veux entrer dans vos voies, faire bien ma tâche, avec énergie, avec passion. Je veux redire fréquemment cette prière, me forcer à la répéter ! Chaque fois que ma volonté se soulèvera, voudra se dresser devant la volonté divine, je prierai Marie de la briser. Je veux me composer un plan de vie large, pas trop rigide. Faire sans regard sur moi une offrande sincère de mes peines, de mes ennuis et m'habituer à ce qui me coûte ! Donner des coups d'ailes ! des coups de volonté ! C'est tonifiant. Une démarche, un devoir coûte, vite je veux me jeter dans le Sacrifice..."

Il faut vous y jeter, Soeur Marthe, en devenant en 1912 Soeur Servante à l'orphelinat de Châtel-Guyon...et 1913 pour ganger l'Egypte !

En 1914 le canon tonne ! la guerre a éclaté... Envoyée en Grèce, Assistante à Salonique, ma soeur Cornet soigne les blessés. A la fin des hostilités, court passage à la Maison Provinciale de Beyrouth. Le dispensaire, la visite des Pauvres à domicile lui laissent encore le temps d'aider les compagnes du Petit Collège de l'Ecole Normale, et de prendre une part active aux travaux communs...

Le bon Dieu l'avait conduite néanmoins au Liban pour autre chose.

Le 23 Janvier 1919; Zouk devenait son "lot et la part de son héritage".

Dans cette fondation, de Soeur Gélas pour les bébés abandonnés, ma Soeur Billy, puis ma soeur Bouchetal avaient créé une école très rudimentaire. Mais la guerre de 1914 avec son cortège de disette et de détresse avait ravagé le pays. Partout des magnagneries et des maisons en ruines... Plus un arbre... Des champs en friche, faute de travailleurs... Les métiers à tisser la soie ne ronronnaient plus dans les échopes des artisans du bourg... Des sentiers pierreux sillonnaient la campagne désolée...

Ca avait été une expédition que d'atteindre, à partir de la capitale, ce coins alors perdu de Zouk... Seulement quelques pauvres petits de la Crèche ayant survécu à la famine, et des bonnes anciennes très affectées par les événements peuplaient la Maison.

nos soeurs, on ne doit pas se replier dans son coin. Il faut s'entr'aimer et se le montrer; il le faut...Puisqu'il le faut, taisons-nous et admirons...

Cette cordialité régnait dans sa maison, où les récréations paraissent bien courtes autour d'elle. En toutes occasions, elle la témoignait à ses compagnes qu'elle voulait "Filles et non fillettes de la Charité" selon l'idéal proposé par l'inoubliable soeur Chesnelong...Pourtant, leur santé, celle des postulantes fléchissait-elle tant soit peu ? Les meilleurs spécialistes étaient consultés et obéis à la lettre. Assumant toutes les tâches d'une maternelle infirmière, elle veillait attentivement au régime, à la "cure de silence" à la sieste... Mais il ne fallait pas gémir, se dorloter, se "rencoigner dans sa coquille", et dès que les forces s'affaiblissaient : "En avant !", le train commun devait être repris de bon coeur...

Les usages étaient revalorisés par des intentions très apostoliques, tirées de la lecture, plus qu'attentive, fervente, des Saintes Règles, de l'Echo, des Circulaires de nos Vénérés Supérieurs. Pas moyen de se laisser aller à la routine, au vaille que vaille...

Voyant un jour les enfants entourer joyeusement sa nièce, toute jeune Cornette, récemment arrivée de Belgique, elle murmurait ; " C'est bien, elles ont confiance en elle ! .. et d'ajouter grondeuse : " Elle est pourtant tellement genre scout ! Si mon illustre père la voyait ! Bonne Soeur, n'exagériez-vous pas un peu ? N'étiez-vous pas restée, vous, un peu de l'ère tambour battant... Oh ! pas de l'Ancien Régime, certes non...car vous étiez toujours des premières à accompagner vos groupes aux Journées Mariales, à vous intéresser sérieusement au Renouveau, à mettre immédiatement à exécution les desideratas des dirigeants!... Vous reveniez toujours enthousiasmée de ce qui avait été dit et recommandé ! Une fois n'avez-vous pas fait imprimer l'image d'un enfant marchant entre Jésus et Marie, parce que "ce bon Père de Bonneville (oh ! quel chef merveilleux de Croisade, quel apôtre qui sait si finement parler aux enfants), avait dit "C'est simple la vie chrétienne ! On marche vers le Ciel, tenant d'une main son Papa et de l'autre s'accrochant à la robe de sa Maman !..."

Mais qui ne se souvient des saintes colères de soeur Cornet. Assis-tant à la projection d'un film de saint Vincent, soudain elle sursaute... "C'est faux...c'est injuste, s'écrie-t-elle. On venait de projeter le froid comportement de sainte Louise lors de l'appel ultime du bon saint aux Dames de la Charité en faveur des Enfants-Trouvés. Un peu après, furieuse, elle tapait ses genoux : " Non, non, non ! pleine de sens pratique, notre Fondatrice n'a jamais couru d'un lit à l'autre avec cet air perdu !. A la fin de la séance elle s'efforçait de convaincre ceux qui l'entouraient : "Mademoiselle Legras était tellement l'âme-soeur de saint Vincent... Elle n'était indifférente à aucun malheur de son époque ! Elle payait de sa personne. Non, ce n'était pas une placide, une sainte à l'eau de roses, une pâte de guimauve !..."

Ceux qui l'entendaient pensaient : "C'était une chrétienne cent pour cent, comme sa fille ici présente !"

C'est surtout parmi ses enfants et les Pauvres du dispensaire, son office, que la flamme du zèle et de l'affection s'élevait, alimentée sans trêve par les brindilles du renoncement, du souci des détails.

Que de traits à citer :

Le règlement de l'Internat, assez sévère en ces années 1920-1940, était tempéré par ses inventions, pas toujours du goût de la Soeur responsable de l'Ouvroir, devant livrer les commandes, à jour fixe. Quand chacune tirait l'aiguille avec ardeur, -on avait une tâche à cette époque- soeur Cornet entrait soudain : "Vous êtes pâlichonnes, mes filles. Allez, pliez les ouvrages et partez à la montagne. Revenez-moi avec des joues roses."

Un moment désemparée, l'active soeur Cornet s'assit dans son bureau. Soudain, une hirondelle y pénétra, voletant de-ci, de-là... Le gazouillis de l'oiseau la rasséra. Ne lui souhaitait-elle pas la bienvenue?... Depuis à chaque printemps, les hirondelles ses amies, lui redisaient à leur manière : "Sursum corda" ! et elle les comprenait, puisque, sans désemparer, quarante ans durant, elle fit face à tous les ennuis, elle surmonta les difficultés de tous genres pour loger une joyeuse volière d'enfants en des locaux spacieux, bien aérés, s'ajoutant les uns aux autres au fur et à mesure des disponibilités pécuniaires...mais surtout pour implanter en ces enfants une foi pratique basée sur le culte du Devoir.

Maints témoignages corroborent ce que relèvent ses compagnes, et les nombreuses postulantes à qui elle sut communiquer son sens du surnaturel.

"Soeur Cornet était une flamme constante dans l'Amour de Dieu, une flamme éclairante. Elle donnait la conviction du bien, qui résulte de l'ordre, de la propreté, de l'économie, du bon caractère...exercés en vue de plaire au Maître Divin. Ses catéchismes étaient substantiels, pratiques. Dans ses réunions de Croisées, d'Enfants de Marie, de Mères Chrétiennes, elle prêchait ce qu'elle vivait : la Présence de Dieu qui stimule au devoir d'état, à accomplir sans négligence et coûte que coûte. Elle les voulait de sa trempe, de la plus petite à la plus chargée de responsabilités : accueillantes au prochain, charitables "aux dépens de leurs bras et à la sueur de leur front."

Comme elle s'ingéniait à trouver, en faisant le tour des couvents de la montagne, un bon prédicateur pour les "Retraites Annuelles" se succédant pour les diverses Associations.

Et les fêtes ? Qui peut oublier Soeur Cornet ayant mobilisé les hommes du voisinage à seule fin de dresser les reposoirs pour la fête du Sacré-Coeur, d'accorcher (et de décrocher) les bannières et oriflammes aux colonnes, aux arbres (ils dégusteraient leur limonade glacée avec plaisir pour "clôturer la cérémonie religieuse !) Les fillettes muées en Anges pour la circonstance, ont été de longue date stylées pour lancer, avec les pétales embaumés, résolutions et sacrifice - devant le Saint Sacrement !

Qui ne l'entend scander ses avis : "Attention ! Dimanche, tous vous y participerez. Personne aux balcons, ni au terrasses. Pas de spectateurs dans les rues ou au café. Vos maris, frères, et fils suivront le défilé. Et pas de commentaires ni de bavardages. C'est entendu !" Ses objurgations nettes, brèves, portées, loué, acclamé, supplié en arabe et en français (en polonais aussi, pendant la deuxième guerre) par tout son bon peuple...

Qui ne revoit soeur Supérieure, tous les mercredis matins, faisant appel aux Dames de la Confrérie de la Bonne Mort ? Personne n'osait arriver en retard ni s'absenter...même pour la cueillette des olives, même pour aller à l'aérodrome accueillir un émigrant !

Soeur Cornet était aussi une flamme d'attachement à la Communauté ! Jusqu'au bout, même quand sa mémoire défaillait, son accueil si cordial, si respectueux pour nos Vénérés Supérieurs était édifiant. Au terme de sa longue carrière, elle qui avait commandé durant un demi-siècle, elle agissait avec une obéissance surnaturelle comme un enfant. Heureuse, reconnaissante de nos moindres visites, elle s'exclamait : "Qu'on est entouré en Communauté ! Oh ! Quelle famille !"

Elle considérait comme un devoir d'aller souhaiter, selon l'usage de la Province, la Bonne Année aux Soeurs Servantes des environs. Et quand ses compagnes essayaient de la retenir, vu son âge, ou la température, ou ses occupations, véhémentement elle protestait : "Ah ! par exemple ! la cordialité l'exige,

Avec la bonne nourriture saine qu'elle assurait à son monde, les jours roses auraient eu mauvaise grâce à tourner au blanc ou au jaune!

Son grand calvaire elle le gravit l'année où la fièvre typhoïde se répandit dans la maison, clouant au lit la majorité des élèves et causant la mort de trois jeunes filles. Elle avait à faire face à l'impitoyable épidémie et, en outre, aux lamentations, aux réquisitoires des parents, à l'ingérence des médecins inspecteurs tâtilons, qui interrogeaient, dénigraient, suspectaient, imposaient leurs vues souvent contradictoires... C'était navrant d'entendre la bonne Mère affligée recommander : "Mais priez ! priez mes enfants ! que ce calice s'éloigne. Oh ! si nous avions la foi...Priez, priez vos compagnes du Ciel d'avoir pitié de celles qui souffrent !"

Tout au long de sa vie, elle-même eut pitié des plus indisciplinées. Elle leur était un Juge qui ne mâchait pas la vérité, mais son verdict toujours indulgent les obligeait à mieux se conduire. Combien ont compris - et parmi les plus espiègles !- quand elle les préparait à la première visite de Jésus-Eucharistie, que leur existence serait un Ciel ici-bas si elles la consacraient à étendre son Règne, telles la première Clarisse libanaise, maintes Carmélites et Filles de la Charité !

L'une d'elle écrit :

"Un soir à 8 heures, on ramassa un bébé jeté à la porte, soeur Supérieure, à agenoux, l'embrasse murmurant : " Nous te soignerons bien, mon Petit Jésus". Elle le baigna, le langea, le vêtit d'une coquette et chaude brassière. Et j'ai pensé : "Voilà pourquoi elle rayonne parmi les Pauvres, elle voit en eux le Seigneur Jésus." Ma vocation à partir de cette heure, s'épanouit."

Ma soeur Cornet, musicienne née, ne laissait à personne le soin de rehausser par de beaux chants les Offices d'abord et toutes les fêtes plus ou moins cariloonnées de la Maison... Ses "petites " accouraient aux répétitions, jamais fastidieuses, toujours éducatives :

"Pas de perroquets ! Pas de tourterelles s'écoutant roucouler. Chanter c'est prier deux fois, ne l'oubliez pas !"

On s'efforçait donc de comprendre les paroles des Cantiques et même d'y revenir dans la journée pour mettre du Ciel, du Bleu dans la prose grise des occupations monotones.

Souvent on l'appelait pour une piqure dans les villages du secteur Antoure, Jounieh, Sarba, Mosbeh. Elle allait à pied par des raccourcis quasi impraticables...

En fin de journée elle arrivait gaillarde à sa classe de septième... Rien ne ralentissait son entrain, ni sa joue gonflée par un mal de dents, tenace et pour cause ! (avait-on le loisir de s'en occuper, dites-moi?) ni les furoncles parsemant son cou, ni cette toux qui, l'hiver, ne lui faussait jamais compagnie.

Vous comprenez, en classe, "les raisonnables" ne pouvaient indéfiniment faire lire les "moins fortes"!... Ou bien, l'analyse et les deux problèmes terminés ne se dissiperait-on pas trop en son absence ?

Tard dans la nuit elle s'assujettissait à ses comptes, à la correction des examens scolaires et multipliait pour secouer la nonchalance des étudiantes de tous degrés ! Cette nonchalance, elle la combattait. C'est ainsi qu'un jour, elle entre dans sa classe, une pile de cahiers sous le bras, le regard fulgurant :

"Vraiment, quelle collection ici, deux paons, onze biches, quinze copistes !"

Les 28 ainsi qualifiées de baisser la tête pendant que l'orage grondait.

A 80 ans, même frissonnante de fièvre, elle faisait passer les compositions de lecture. Les candidates s'y préparaient consciemment : c'était une date dans leur vie. Elle ne pouvait plus monter de comédies, ni des tragédies (Esther, Polyeucte autrefois, pourquoi non ?) mais ses Artistes pouvaient prendre la relève, le pli était pris. Les séances, au Théâtre de Zouk, continuaient leur oeuvre distrayante et élevante.

On en eut une preuve péremptoire en 1956 pour la fête de sa soixantaine si émouvante. Il serait plus exact de dire, pour la fête de Tout-Zouk reconnaissant, municipalité et docteur en tête... L'Eglise la rehaussa cette fête, par la présence de leurs Excellences Mgr Smith, Sa Béatitude Mgr Méouchi, Patriarche Maronite d'Antioche et de tout l'Orient... de nombreux curés des environs, des Supérieurs et des Supérieures de tous les Ordres qui "ad majorem Dei Gloriam" travaillaient en cette Terre aux saines traditions évangéliques. Par une lettre délicate et une image, Notre Très Honorée Mère y prenait part.

Lazaristes et Soeurs, groupés autour des Supérieurs Provinciaux, remerciaient Dieu pour tant de travaux surnaturellement menés à bien, par la souriante Jubilaire, travaux qui avaient certainement, dans tous les coffres-forts du Ciel, augmenté le Trésor auquel tous avaient puisé et puiseraient encore.

M. L'Abbé Paul, Comte Cornet d'Elzins de Peissant, représentait la famille; et apportait à sa chère tante la bénédiction et un portrait dédicacé de Son Eminence le Cardinal Van Roey, Archevêque de Malines et Primat de Belgique.

Quelle émotion pour l'assistance entière quand Son Excellence Mgr Seynaeve, ministre de Belgique, souligna avec sympathie (l'oeuvre) l'importance de cette vie consacrée à des oeuvres, obscures, peut être pour qui ne s'attache qu'aux apparences, mais dont l'écho faisait battre bien des coeurs au pays du Père Damien, lui aussi apôtre ignoré et combien héroïque... Il décora l'héroïne du jour de l'insigne de Chevalier de l'Ordre de Léopold II insigne qui n'est remis à des femmes que dans des circonstances exceptionnelles. Il donna ensuite la lecture d'un message adressé par le Grand Maréchal de la Cour, au nom de Sa Majesté le Roi Baudoin.

Très sensible, ma soeur Cornet ne pouvait retenir ses larmes, trouvant qu'on en faisait trop pour son chétif personnage. Dans l'intimité, elle confiait que la précieuse bénédiction de Sa Sainteté Pie XII, le bouquet spirituel de ses enfants, la Messe de Communion par son neveu si fervent ("aussi fervent - merci mon Dieu - que mon autre petit neveu Thierry, le Père Blanc"), les deux belles Messes chantées qui avaient suivi, avaient transformé ce 8 décembre en un "moment du Ciel"... et elle ajoutait :

"Notre-Seigneur a reçu lui aussi, une fleur de choix: l'absence de ma bonne petite Françoise (Soeur Cornet deuxième) retenue à son poste de Haute-Egypte... elle et moi la Lui avons offerte, sans barguigner..."

"Le meilleur usage qu'on puisse faire d'une bonne chose n'est-ce pas de la sacrifier à notre Dieu si bon ! Soeur Cornet aurait signé des deux mains ces mots écrits au Maréchal Foch par son frère le Jésuite.

Plus drue, plus droite, plus haute, la flamme des sacrifices devait monter !... Elle y consentait, sans réticence, la généreuse Soeur.

En 1957 elle recevait une Assistante. Oh! elle le fit cordialement, avec ce beau sourire qu'elle avait obtenu "de Notre-Dame qui enseigne et sanctifie en souriant, comme Bernadette et la petite Thérèse qui cachaient leurs Croix sous un sourire". Mais droit au but, à son habitude, elle confiait : "Je ne sais pas au juste quelles doivent être vos attributions. Il faudra voir cela avec ma soeur Visitatrice".

Loyale, soumise, elle voulait exécuter sans bavures la volonté des Supérieurs de la seconder, mais cela lui coûtait beaucoup.

L'année suivante, après sa déposition, elle écrivit à sa nièce de Sedfa (Egypte) "Je ne suis plus Soeur Servante. Ceci, tu le comprends, ne s'est pas fait sans un déchirement de coeur... J'en ai ressenti un choc moral, assez violent et pénible, mais ce sera - je l'espère ardemment- la couronne de mes sacrifices... Je ne me croyais pas si attachée à mon Zouk. On ne juge d'un fruit qu'après l'avoir goûté..."

Plus tard elle rebâtissait des projets : " Je garde mes catéchismes à nos Internes. Puis je vais tâcher de regrouper les chanteuses qui se sont dispersées. Elles ont 20 ans et quittent la maison, naturellement. Enfin je ferai peut-être la maîtresse de piano puisque qu'elq ues enfants veulent apprendre la musique. Surtout j'essayerai de devenir une Soeur d'Oraison, ce qui pourra faire un bien spirituel autour de ma pauvre carcasse, en attendant la reddition des comptes éternels, qui ne peuvent plus être éloignés à présent..."

Elle ne gémit pas, car gémir n'est pas le "genre Cornet". Mais, continue-t-elle : "De sentir son inutilité subite, toute ma personne s'en ressent. Je lutte contre cette espèce de neurasthénie et j'espère pouvoir par la prière en triompher!..."

Elle ne minimise pas le sacrifice :

"L'ennui, un inconnu pour moi, devient compagnon quotidien. Je me sens vieillir et baisser et je voudrais garder mes facultés jusqu'au bout de ma vie. C'est dur d'être eou de devenir une charge, une charge un point c'est tout. Puisque c'est un vouloir de Dieu, j'accepte, je le veux."

Le grand mot qui a orienté sa vie est dit. Il sera répété usque ad finem.

19 novembre 1960. Fête de sa Patronne sainte Elisabeth, M. le Visiteur et N.R. Soeur Visitatrice sont là, mais le lendemain la chère doyenne s'alitait, fiévreuse, oppressée. Le dévoué Docteur Chemaly parvint à la tirer d'un bien mauvais pas...mais hélas, un matin, trébuchant au dortoir, elle se cassa le col du fémur.

Trois ans, elle savoura le calice de l'inaction désormais constante.

Dans son fauteuil roulant, elle arpentait encore la galerie, faisait ses recommandations à Notre-Dame du Liban et surveillait le va-et-vient de sa remuante famille. Elle voyait les plus pauvres du dispensaire gagner la cuisine où une soupe épaisse leur était servie comme de son temps ! Elle constatait que les benjamins s'en donnaient à coeur joie dans la cour de la récréation et que les rires fusaient sans arrêt quand - ô récompense - on pique-niquait sous la tonnelle †

Lorsque venaient l'entourer ses élèves pour lui chanter cantiques, romances ou marches - souvenirs d'antan - elle mêlait sa voix un brin chevrotante à la leur, et battait la mesure instinctivement !

Les vieilles employées fidèles venaient lui conter menus ennuis, graves contrariétés, difficultés sans cesse renaissantes. Elle leur répétait : "Aimez le bon Dieu. Il n'yna que cela de vrai. Il n'yna que cela qui compte. Il n'y a que cela qui arrange tout ici-bas." Les braves filles repartaient, regaillardies à la besogne.

Les Soeurs, dont quelques unes étaient ses anciennes filles, rivalisaient pour la soulager, l'égayer. Les nouvelles venues d'édifiaient de l'entendre réparer si humblément les énervements involontaires que lui coûtait sa sujétion de tous les instants. Elles admiraient les réparties si spirituelles de celle qui apprenait difficilement à se dorloter et répétait, ardemment :

"Mon Dieu, soyez ma force jusqu'au bout du chemin.

Un jour, Monsieur le Visiteur qui la reconfortait diant : "Vous voilà le paratonnerre de la maison, elle lui avait répondu du tac au tac : " C'est vrai mon Père, et c'est juste, car j'y ai été longtemps le tonnerre !.



Son corps s'amenuisait. Sa mémoire fléchissait par moments. Elle s'inquiétait du "Salut du Saint-Sacrement" qui n'était pas préparé... Elle tapotait sa petite table en bougonnant contre la chorale qui n'arrivait pas... mais son intelligence lucide la remettait vite en face de la réalité. Alors, elle se redonnait au Sacré-Coeur : "Le Divin Réparateur de ses défauts, le Protecteur de sa Vie, son asile et son Espérance assurée pour l'heure de sa mort" ?

Plusieurs fois ses forces avaient tellement diminué qu'elle avait reçu le Sacrement des malades.

Au soir du 16 octobre 1964, elle était bien affaiblie. Cette nuit-là l'heure de la rencontre avec son Seigneur bien-aimé sonna. Sainte Marguerite Maria la Confidente du Sacré-Coeur qui a tant aimé les hommes l'introduisit dans le Palais du Roi des Rois, du Seigneur des Pauvres, de l'Ami des âmes pures.

Son bon peuple de Zouk voulut qu'à la messe latine des funérailles succède un service Maronite à la paroisse. Le 19 octobre la vaillante Ouvrière du Seigneur fit donc, encore une fois, le tour de son village en deuil, portée sur les épaules de ceux dont elle avait élevé les mères et grands-mères, tandis que tintaient les cloches des couvents essaimés dans la montagne.

La Flamme, invisible à nos yeux désormais, était devenue Intercession.

Nous ne vivons plus de la vie humaine : nous vivons d'une vie divine, et nous y vivons si nos soeurs sont pleines et nos actions accompagnées de cette intention de faire la volonté de Dieu >>

Saint Vincent de Paul

